

culture des Indiens du Sonora. Aussi n'est-ce pas ici mon intention de déterminer exactement son milieu culturel précis.

C'est en juin 1961 que j'ai commencé à être l'élève de don Juan. Auparavant, je l'avais rencontré à diverses reprises, mais toujours en me considérant comme un anthropologue. Au cours de nos premières conversations, c'est en me cachant que j'ai pris des notes. Puis je me suis fié à ma mémoire pour reconstruire des conversations entières. Devenu son élève, il s'est révélé difficile de prendre des notes selon cette méthode, car nos conversations abordaient des sujets très divers. Enfin don Juan — tout en protestant énergiquement — a fini par m'autoriser à noter ouvertement ce qui se disait. J'aurais également souhaité prendre des photographies et faire des enregistrements, mais il ne m'y a jamais autorisé.

Cette formation s'est d'abord déroulée en Arizona, puis dans le Sonora, car don Juan est retourné au Mexique au cours de ma formation. Je le voyais quelques jours de temps en temps. Mes visites sont devenues plus fréquentes et ont duré plus longtemps pendant les étés de 1961, 1962, 1963 et 1964. À la réflexion, je pense que cette façon de mener l'initiation est sans doute responsable de son échec, car cela retardait d'autant l'engagement total nécessaire pour devenir sorcier. D'un point de vue personnel, la méthode m'a cependant été bénéfique, car elle m'a permis un certain détachement, qui a lui-même entraîné un sens critique qui aurait été impossible si je m'étais immergé complètement dans cet enseignement, sans interruptions. C'est en septembre 1965 que j'ai volontairement mis un terme à cette formation.

Plusieurs mois après, il m'est venu pour la première fois à l'idée d'arranger de façon systématique

ces notes prises sur le terrain. Comme cela formait une masse assez volumineuse, avec pas mal d'éléments hétérogènes, j'ai commencé par essayer d'établir un système de classement. J'ai divisé mes matériaux en zones correspondant à des concepts présentant entre eux un lien, selon une méthode qui consistait à établir une hiérarchie en fonction de leur importance subjective — c'est-à-dire en fonction de leur retentissement sur moi. Je suis ainsi parvenu à la classification suivante : emploi des plantes hallucinogènes ; procédés et formules utilisés en sorcellerie ; acquisition et manipulation des objets de puissance ; emploi des plantes médicinales ; chants et légendes.

En réfléchissant aux phénomènes dont j'ai eu l'expérience, j'ai compris que mon essai de classification n'avait donné qu'un inventaire de catégories. Si j'essayais de perfectionner ce système, cela ne ferait que donner un catalogue plus complexe. Et ce n'était pas cela que je voulais faire. Pendant les mois qui ont suivi l'abandon de cette initiation, il m'a fallu comprendre l'expérience que j'avais vécue, et j'ai découvert que l'on m'avait enseigné un système cohérent de croyances au moyen d'une méthode expérimentale et pragmatique. Cela avait été évident pour moi depuis cette première séance à laquelle j'avais participé : l'enseignement de don Juan possédait une cohérence interne. Ayant pris la décision de me communiquer son savoir, il m'avait présenté ses explications suivant une progression ordonnée. Découvrir cet ordre, le comprendre, voilà ce qui allait se révéler le plus difficile pour moi.

Mon incapacité à comprendre cet ordre semble liée au fait qu'après quatre ans d'apprentissage, je n'étais encore qu'un débutant. Il était clair que le savoir de don Juan et sa façon de le transmettre venaient tout

droit de son bienfaiteur. Ainsi, mes difficultés à suivre son enseignement devaient être comparables à celles qu'il avait lui-même connues. Parfois, don Juan faisait allusion à nos débuts respectifs, en rappelant fortuitement ses propres difficultés à comprendre son maître au cours de sa propre initiation. Ces remarques m'ont conduit à croire qu'un débutant, indien ou non, trouve la connaissance de la sorcellerie incompréhensible à cause du caractère incongru des phénomènes éprouvés. En ma qualité d'Occidental, cela présentait des caractéristiques si étranges qu'il m'était virtuellement impossible d'en fournir une explication dans les termes de ma vie quotidienne habituelle. Par conséquent, essayer de classer les notes que j'avais prises sur le terrain à ma façon, cela ne pouvait être qu'une entreprise futile.

Il devenait alors évident que le savoir de don Juan devait être examiné dans les termes mêmes qui lui permettaient de les comprendre. Cette connaissance ne deviendrait évidente et convaincante qu'à ce prix. Cependant, en m'efforçant de concilier mes vues et celles de don Juan, j'ai compris que lorsqu'il essayait de m'expliquer son savoir, il se servait de concepts intelligibles pour lui. Et comme ces concepts m'étaient étrangers, essayer de comprendre son savoir comme lui le comprenait, voilà qui me mettait dans une position intenable. J'ai donc dû d'abord déterminer son système pour parvenir à des concepts. Comme je travaillais dans ce sens, j'ai vu que don Juan lui-même avait insisté tout particulièrement sur un certain secteur de son enseignement — les emplois des plantes hallucinogènes. C'est à partir de là que j'ai transformé mon système de catégories.

Dans des occasions différentes, don Juan utilisait séparément trois plantes hallucinogènes : le peyotl (*Lophophora williamsii*), la stramoine ou Jimson

weed (*Datura innoxia* syn. *D. meteloides*), et un champignon (peut-être *Psilocybe mexicana*). Avant même leurs contacts avec les Européens, les Indiens d'Amérique connaissaient les propriétés hallucinogènes de ces trois plantes. Ces propriétés les avaient fait largement utiliser pour leurs vertus euphorisantes, en médecine, en sorcellerie, et pour parvenir à l'extase. Dans le cadre de son enseignement, don Juan liait l'usage du *Datura innoxia* et du *Psilocybe mexicana* à l'acquisition du pouvoir, pouvoir qu'il appelait un « *allié* ». Quant au *Lophophora williamsii*, il apportait la sagesse et la connaissance de la bonne façon de vivre.

Pour don Juan, l'importance des plantes était fonction de leur capacité à produire chez l'être humain des états de perception particulière. Il m'a fait parcourir ces différents états afin de dévoiler et de mettre en usage son savoir. J'ai appelé cela des « états de réalité non ordinaire », ce qui signifie une réalité inhabituelle par rapport à la réalité ordinaire de tous les jours. Cette distinction repose sur le sens inhérent à ces états de réalité non ordinaire. Dans le contexte du savoir de don Juan, on les considérait comme réels, encore que leur réalité fût différente de celle de tous les jours.

Don Juan croyait que ces états de réalité non ordinaire constituaient la seule forme d'enseignement pragmatique, et le seul moyen de parvenir à la puissance. Il donnait à penser que les autres domaines de son enseignement ne constituaient que des compléments. Cette attitude était reflétée par son comportement en face de tout ce qui n'était pas directement lié aux états de réalité non ordinaire. Je retrouve dans toutes mes notes des références à cet état d'esprit. Par exemple, au cours d'une conversation, il suggère que certains objets possèdent intrin-

sèquement un certain pouvoir. Encore que cela ne l'intéresse pas, il remarque qu'ils sont fréquemment utilisés comme auxiliaires par des *brujo*s de moindre envergure. Je lui ai souvent posé des questions sur ces objets, mais cela ne semblait pas du tout l'intéresser d'en parler. Cependant, le sujet s'étant présenté à nouveau, il a consenti, à contrecoeur, à en parler.

— Certains objets sont imprégnés de puissance. Des quantités de ces objets sont produits par des hommes de puissance avec l'aide d'esprits amis. Ce sont des outils — il ne s'agit pas d'outils ordinaires, mais d'outils de mort. Mais ce ne sont que des instruments ; ils ne peuvent rien enseigner. À vrai dire, il convient de les ranger parmi les objets de guerre destinés à la lutte ; ils sont faits pour tuer, pour être lancés.

— De quel genre d'objets s'agit-il, don Juan ?

— Ce ne sont pas vraiment des objets ; plutôt des types de puissance.

— Comment obtient-on ces types de puissance, don Juan ?

— Cela dépend de la sorte d'objet que l'on veut.

— Combien en existe-t-il de sortes ?

— Comme je l'ai dit, des quantités. Tout peut le devenir.

— Eh bien, quels sont les plus puissants ?

— Cela dépend de son propriétaire, et de quel genre d'homme il est. Un objet produit par un *brujo* inférieur, c'est presque une plaisanterie ; par contre, un *brujo* fort et puissant transmet sa puissance à ses instruments.

— Parmi ces objets, quels sont les plus communs ? Et quels sont ceux que préfèrent la plupart des *brujo*s ?

— Aucun, ils sont tous pareils.

— En possédez-vous, don Juan ?

Il ne m'a pas répondu. Il s'est contenté de me regarder en riant. Puis il est longtemps resté silencieux, et j'ai pensé que mes questions l'ennuyaient.

— Ces sortes de pouvoirs ont leur limite, ajouta-t-il. Mais je pense que cela vous est incompréhensible. Il m'a fallu presque toute une existence pour le comprendre : un allié peut révéler tous ces secrets à une puissance inférieure, ce qui les rend plutôt enfantins. J'ai eu des outils de cette sorte, quand j'étais très jeune.

— Quels objets aviez-vous ?

— *Maiz-pinto*, des cristaux, des plumes.

— *Maiz-pinto*, qu'est-ce que c'est, don Juan ?

— Un petit grain de maïs avec une rayure rouge dans le milieu.

— Un seul grain ?

— Non. Un *brujo* possède quarante-huit grains.

— Et qu'est-ce qu'ils font, ces grains, don Juan ?

— Chacun d'eux peut tuer un homme en pénétrant dans son corps.

— Et comment un grain peut-il entrer dans un corps humain ?

— Son pouvoir consiste, entre autres choses, à pénétrer dans un corps.

— Et qu'est-ce qu'il y fait, une fois entré ?

— Il s'y immerge ; il s'installe dans la poitrine, ou dans les intestins. L'homme tombe malade, et sauf si le *brujo* qui s'occupe de lui est plus fort que l'envoûteur, il meurt moins de trois mois après l'entrée de ce grain dans son corps.

— Existe-t-il un moyen de le guérir ?

— Le seul, c'est d'extraire le grain en suçant, mais il n'y a pas beaucoup de *brujo*s qui s'y risquent. Parce qu'il arrivera peut-être à l'extraire, mais

s'il n'a pas la force de le rejeter, le grain va s'enfoncer dans son corps et le tuer.

— Mais comment ce grain peut-il pénétrer dans le corps de quelqu'un ?

— Pour expliquer cela, je dois vous expliquer la sorcellerie par les graines, et c'est une des plus puissantes que je connaisse. On se sert de deux grains. On en place un dans le bouton d'une fleur jeune. Puis on place la fleur là où elle sera en contact avec la victime : la route où il passe tous les jours, ou un endroit quelconque qui lui soit familier. Dès que la victime marche sur le grain, ou le touche d'une façon quelconque, l'envoûtement est fait, et le grain s'immerge dans son corps.

— Et qu'arrive-t-il au grain après que l'homme l'a touché ?

— Toute sa puissance pénètre dans l'homme, et le grain est libre. Ce n'est plus qu'un grain. On peut le laisser là où l'envoûtement a eu lieu, ou le balayer, cela n'a aucune importance. Il vaut mieux le balayer sous un buisson, où un oiseau le mangera.

— Et si un oiseau le mange avant que l'homme y touche ?

— Oh non, les oiseaux ne sont pas si bêtes. Les oiseaux ne s'en approchent pas.

Puis don Juan a décrit la technique extrêmement complexe qui permet d'obtenir ces graines.

— Mais il ne faut pas perdre de vue qu'un *maiz-pinto* n'est qu'un instrument, et non pas un allié. Cette distinction faite, il n'y a pas de problème. Seuls les sols considèrent ces outils comme suprêmes.

— Ces objets sont-ils aussi puissants qu'un allié ? ai-je demandé.

Avant de répondre, don Juan a eu un petit rire méprisant. On aurait dit qu'il voulait se montrer très patient avec moi.

— *Maiz-pinto*, les cristaux, les plumes, ce ne sont que des jouets comparés à un allié. Ils ne sont nécessaires qu'en l'absence d'un allié. Cette poursuite ne serait qu'une perte de temps ; surtout pour vous. Il faut essayer de vous trouver un allié : ensuite, vous comprendrez ce que je suis en train de vous dire. Ces objets de puissance ne sont que des jeux d'enfant.

— Mais comprenez-moi bien, don Juan. Je désire avoir un allié, mais je veux aussi apprendre tout ce que je peux. Vous avez dit vous-même que le savoir c'est la puissance.

— Certes non ! s'est-il exclamé d'un ton solennel. La puissance réside dans le savoir que l'on possède. À quoi bon savoir des choses inutiles ?

Pour don Juan, dans son système de savoir, l'acquisition d'un allié signifiait seulement l'exploitation des états de réalité non ordinaire qu'il produisait en moi grâce à des plantes hallucinogènes. Il pensait qu'en concentrant l'attention sur ces états tout en omettant d'autres aspects du savoir, je parviendrais à une vue cohérente des phénomènes que j'avais éprouvés.

C'est pour cela que j'ai divisé cet ouvrage en deux parties. Dans une première partie, je présente une sélection des notes concernant ces états de réalité non ordinaire que j'ai connus pendant mon apprentissage. Je les ai ordonnées de façon cohérente, si bien qu'elles ne sont pas forcément dans l'ordre chronologique. Je n'ai jamais rédigé de rapport sur ces états de réalité n'7on ordinaire avant un délai de quelques jours, de façon à pouvoir en parler avec calme et objectivité. Par contre, mes conversations avec don Juan ont été notées immédiatement après chaque séance de réalité non ordinaire. Il arrive que